

— Où va-t-il ? demanda Morany à son compagnon.

— Il cherche peut-être le sentier qui mène à la grève, mais je le défie bien de descendre par-là, même en plein jour. Ah ! Sainte Vierge, s'il pouvait se casser le cou !

— Gontran ! Gontran ! cria M. Martigné

— Chut ! fit Morany, il revient... il presse le pas... il s'arrête encore... pour écouter son chien sans doute... oui, le voilà qui repart... il va probablement suivre le sentier jusqu'au dessus de l'endroit d'où partent les hurlements ; oui... le voilà qui court. Attention, José.

— Gontran ! Gontran ! répéta encore M. Martigné qui venait de s'arrêter à deux mètres tout au plus de ses ennemis.

Les hurlements des deux chiens lui répondirent. Il se remit à courir. Au moment où il passait devant le rocher, Morany tira sur la corde, qui se tendit tout-à-coup. M. Martigné tomba comme une masse sur le sentier. Avant qu'il pût se relever, José se jeta sur le Français et lui enfouça son couteau dans le dos.

Quoique mortellement blessé, Martigné eut encore la force de se retourner et de saisir son adversaire à la gorge en appelant au secours.

— A moi ! criait aussi José, qui sentait la respiration l'abandonner.

Caché derrière les broussailles, M. Morany semblait hésiter entre deux partis. A la fin il sortit de son immobilité, et s'élança vers les deux adversaires, qui se tordaient sur le sentier comme deux serpents. Il saisit le fusil que Martigné avait laissé échapper en tombant, l'appuya sur la tête de José et fit feu. La cervelle du malheureux Espagnol rejaillit sur Martigné. Ce dernier, délivré des étreintes de José, essaya de se relever, mais les forces lui manquèrent. Il se cramponna un instant au rocher sur lequel on entendait crier les ongles de ses mains crispées.

— A moi ! criait-il d'une voix qui s'éteignait de plus en plus, à moi ! je meurs !

M. Morany avait repris son poste derrière les broussailles. L'œil et l'oreille au guet, il craignait que le bruit du coup de fusil n'attirât du monde et se tenait tout prêt à fuir. Enfin, il entendit quelque chose qui tombait comme une masse sur le sol. C'était Martigné qui venait d'expirer.

— En voilà deux de moins, murmura l'Indien en se penchant sur Martigné. Pour ceux-là, nul ne me soupçonnera de leur mort : tout passera sur le dos de José.

Il reprit le chemin de Fontarabie, descendit dans le port, désert à cette heure de la nuit, s'empara d'une barque, et alla aborder auprès d'Andaye, de l'autre côté de la Bidassoa. Arrivé à terre, et remarquant que la marée baissait, il abandonna la barque au courant, qui l'entraîna vers la mer. Avant d'aller plus loin, il ôta ses haillons de *gitano*, et en fit un paquet qu'il enfouit sous la vase, de crainte qu'ils n'eussent quelques traces de sang. Cela fait, il passa à côté d'Andaye, traversa les collines désertes qui séparent ce petit bourg de Saint-Jean-de-Luz, et ne s'arrêta qu'à cette dernière ville. Là, il prit une place dans la diligence sous le nom du *senor Ternaou*, et gagna Bayonne, d'où il se rendit à Bordeaux. Il en partit à six heures du soir, et vers six heures et demie du matin, une voiture de place le déposait rue Saint-Jacques. De là, son sac sous le bras, il gagna le boulevard Montparnasse, et rentra chez lui par le jardin, après s'être bien assuré que personne ne le voyait entrer.

Son expédition avait duré six jours.

Deux jours après son arrivée, il écrivit à M. Gurnout pour lui donner un rendez-vous pour le soir même.

M. Morany prenant toujours les mêmes précautions à l'égard de son agent, nous n'aurons pas besoin de revenir là-dessus désormais.

— Comment va la Bourse ? demanda-t-il à M. Gurnout.

Il est bon de dire que M. Morany avait commencé par se servir de M. Gurnout pour quelques affaires de bourse. Ce dernier était un de ces spéculateurs véreux qui flânent aux environs de la Bourse et tâchent de prendre quelques badauds dans leurs filets.

Le prétendu M. Gardélan (c'était le nom que M. Morany prenait rue de Laval) avait montré une telle crédulité et une telle ignorance des affaires, que Gurnout l'avait volé à cœur-joie.

Au bout de quelque temps, M. Morany avait demandé des comptes plus détaillés sur les opérations passées avant d'en commencer de nouvelles. Rassuré d'un autre côté par l'incapacité de son client, Gurnout avait fourni certains bordereaux qu'il se proposait bien de reprendre aussitôt après les avoir montrés à M. Gardélan ; ce dernier les avait pliés en approuvant de la tête toutes les explications de M. Gurnout, puis il les avait mis en poche. M. Gurnout avait sans doute quelque raison secrète pour tenir à les reprendre, car pendant huit jours, il fit jouer tous les ressorts de sa petite diplomatie pour les ravoir, mais ce fut inutilement. Craignant d'éveiller l'attention de M. Gardélan, il cessa de lui en parler.

Profitant de la question qu'on lui adressait au sujet de la Bourse, M. Gurnout déploya toute son éloquence pour démontrer à son client qu'il y avait des monts d'or à gagner en ce moment par plusieurs opérations qu'il lui indiqua. M. Morany déclara qu'il préférerait attendre.

A la fin, voyant qu'il était inutile d'insister, M. Gurnout parla d'autre chose.

— Quel homme ?

— Vous m'avez demandé l'autre jour un individu bon tireur, peu scrupuleux et certain d'embrocher son homme sur le terrain.

— Ah ! oui, oui.

— Eh bien ! j'ai votre affaire. Il s'appelle Parézet. C'est un garçon de bonne famille, qui a dévoré tout son saint-frusquin et auquel il ne reste plus que des dettes. Besogneux et querelleur, il passe sa vie dans les cafés et les salles d'armes de bas étage, vivant d'emprunts qu'il fait à ses anciennes connaissances, ou qu'on n'ose trop lui refuser à cause de sa mauvaise tête.

— Où demeure-t-il ?

— Personne ne le sait ; mais on est toujours certain de le trouver au café Porlier, dans la rue Contrescarpe. C'est là qu'il se fait adresser ses lettres. Voulez-vous que je vous l'envoie ?

— Je vous remercie. Je ne pense pas avoir besoin de lui.

— Je croyais...

— J'ai changé d'avis. N'importe, voici pour votre peine, M. Gurnout. Bonsoir.

Il tendit cinq louis à son agent, qui se retira.

Environ un mois après la mort de MM. Vincent et Gontran Martigné, une nouvelle catastrophe vint affliger cette famille, déjà si malheureusement éprouvée.

L'oncle de ces deux messieurs, M. Ferdinand Martigné, était allé à la campagne chez un de ses amis qui habitait auprès de Louveciennes. Vers onze heures du soir, il fit donner l'ordre d'atteler le coupé de remise qui l'avait amené de Paris à Louveciennes. Ses amis le retinrent quelque temps